

—Il faut que je parte d'ici ce soir même, dit M. Dunbar en interrompant le médecin d'une façon assez peu cérémonieuse.

—Ce soir, mon cher monsieur ! s'écria M. Daphney, impossible !... complètement impossible, ce serait un suicide de votre part, mon cher monsieur, si vous le tentiez, et un crime de la mienne si je vous permettais de mettre une semblable idée à exécution. J'ai le regret de vous dire que vous serez prisonnier ici pendant un mois au moins, mais nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour vous rendre le séjour agréable.

Le médecin ne put s'empêcher de paraître gai en émettant cette promesse, mais en apercevant une expression sombre et chagrine sur le visage de son malade, il parvint à modifier son attitude radieuse.

« Notre premier soin, monsieur, sera de détirer cette pauvre jambe, dit-il avec douceur ; nous mettrons la jambe sur un lit de repos en tenant le haut de la jambe dans une position inclinée ; mais je ne veux pas vous troubler avec ces détails techniques ; je ne sais pas si nous ferons bien de remettre la jambe ce soir ; nous devons réduire l'enflure avant de nous aventurer dans une voie plus décisive. Des lotions rafraichissantes appliquées avec des linges de toile devront être faites toute la nuit. Je me suis occupé d'une garde et mon aide restera aussi toute la nuit pour surveiller ses opérations. »

Le banquier se plaignit à haute voix.

« J'ai besoin d'aller à Londres, dit-il, il faut que je sois à Londres. »

Le médecin et son aide ôtèrent les vêtements de M. Dunbar. On fut obligé de couper la jambe de son pantalon avant de pouvoir rien faire. M. Daphney ôta l'habit et le gilet du malade, mais sa chemise lui fut nécessairement laissée et la ceinture de chamois portée par le banquier se trouvait entre cette chemise et le gilet de flanelle rouge.

« Je porte une ceinture en cuir sur mon gilet de flanelle, dit M. Dunbar, pendant que les deux hommes le déshabillaient. Je désire qu'on ne me l'enlève pas. »

Il s'évanouit bientôt après car sa jambe démise le faisait beaucoup souffrir. Mais en revenant de son évanouissement il regarda les deux personnes qui le soignaient avec méfiance et porta la main à la boucle de sa ceinture afin d'acquiescer la certitude qu'on n'y avait pas touché.

Pendant toute cette longue nuit de fièvre et d'insomnie il était couché songeant à la malheureuse interruption de son voyage pendant que la garde-malade et l'aide du médecin appliquait alternativement des lotions froides sur la malheureuse jambe cassée.

« Dire que ceci pouvait arriver, se murmurait-il à lui-même de temps à autre. De toutes les choses que j'appréhendais c'est la seule à laquelle je n'avais jamais songé. »

Sa jambe fut remise dans le cours de la journée du lendemain et dans la soirée il eut une longue conversation avec le docteur.

Mais il ne parla plus tant de son désir de s'éloigner pour la seconde étape de son voyage continental. Son domestique Jeffreys arriva à Rugby dans le courant de la journée, car la nouvelle de l'accident était parvenue à Maudeley-Abbey et on savait que M. Dunbar était un des blessés.

Ce soir-là Henri Dunbar ne parla que du malheur d'être dans une maison étrangère.

« J'ai besoin de retourner à Maudeley, dit-il, si vous pouviez vous arranger pour m'y conduire, monsieur Daphney, et pour me donner vos soins jusqu'à ce que j'aie surmonté les effets de cet accident, je serais enchanté de vous accorder toutes les compensations que vous pourriez désirer pour la perte que votre absence de Rugby pourrait vous occasionner. »

Ceci était un discours très diplomatique, M. Dunbar savait que le médecin ne se soucierait pas de laisser échapper de ses mains un malade aussi riche, mais il s'imagina que M. Daphney ne ferait aucune objection à conduire triomphalement son malade à Maudeley-Abbey, à l'admiration du commun des mortels et au grand détrimment de ses rivaux en médecine.

Il ne fut pas trompé dans son appréciation sur la nature humaine. A la fin de la semaine, il avait réussi à persuader au médecin d'accéder à son départ, et vers le second lundi qui suivit l'accident, Henri Dunbar fut placé dans un compartiment spécialement préparé pour lui dans le train de Shorncliffe, et il fut conduit de la station de Shorncliffe à Maudeley-Abbey sans changer en aucune façon de position durant toute sa route et très attentivement soigné par M. Daphney et son valet Jeffreys.

Ils roulèrent le lit de M. Dunbar dans la chambre à tapisserie, qui était sa chambre de prédilection, et l'y établirent pour y passer de longs jours et de longues nuits jusqu'à ce que ses os brisés se rejoignent, et qu'il fût libre alors de pouvoir aller où bon lui semblerait. Ce n'était pas un malade très patient, il supportait assez bien le mal, mais il grognait continuellement contre la durée de la maladie, et tous les matins il adressait au docteur cette même question :

—Quand serai-je assez fort pour pouvoir marcher ?

XLIX

CLÉMENT AUSTIN FAIT UN SACRIFICE

Marguerite Wilmot avait promis de devenir la femme de l'homme qu'elle aimait, mais elle n'avait fait cette promesse qu'avec répugnance et à une condition seulement. La condition était qu'avant que son mariage avec Clément Austin eût lieu, le mystère de la mort de son père serait complètement éclairci.

« Je ne puis être votre femme tant que le secret de cet horrible meurtre n'est pas dévoilé, dit-elle à Clément. Il me semble que j'ai été déjà bien négligente en retardant l'accomplissement de ce devoir solennel. Mon père n'avait en ce monde que moi pour l'aimer et se souvenir de lui, qui vengera sa mort si je ne la venge pas ? Il était un réprouvé banni de la société et on s' imagine que c'est peu de chose de mourir d'une mort cruelle après avoir mené une existence désordonnée. Si Henri Dunbar, le riche banquier, eût été assassiné, la police n'aurait eu ni cesse ni relâche jusqu'à ce que l'assassin eût été découvert. Mais qui songe à ce qu'est devenu Joseph Wilmot, excepté sa sa fille ? Sa mort ne fait aucun vide dans le monde ; il ne manque à personne, excepté à moi... excepté à moi ! »

Clément Austin n'oublia pas sa promesse de faire de son mieux pour découvrir la culpabilité du banquier. Il croyait que Henri Dunbar était l'assassin de son ancien valet, et cette croyance datait du jour où le banquier s'était échappé comme un voleur découvert de la maison de Saint-Botolph-Lane.

Il aurait été possible que Henri Dunbar cherchât à éviter la fille de Joseph Wilmot par suite de l'horreur naturelle que lui inspiraient les événements qui se rattachaient à son retour en Angleterre, mais il était difficile d'expliquer autrement que par sa culpabilité le honteux stratagème auquel il avait eu recours pour éluder une entrevue avec la jeune fille.

Il éprouvait une terreur insurmontable à l'idée de voir cette jeune fille parce qu'il était le meurtrier de son père.

En réfléchissant à cette affaire Clément Austin fut de plus en plus convaincu que sa terrible supposition était fondée. Henri Dunbar était coupable. Il aurait bien voulu pouvoir penser le contraire. Il aurait bien voulu pouvoir dire à Marguerite Wilmot que le mystère de la mort de son père était un mystère qui ne serait jamais éclairci sur cette terre, mais il ne le put pas ; il ne put que courber la tête devant l'effrayante nécessité qui le poussait à jouer son rôle dans ce drame criminel... le rôle du vengeur.

Mais un caissier dans une maison de banque de Londres n'a pas beaucoup de temps pour jouer un rôle quelconque dans l'histoire de la vie en dehors de celui qui lui est assigné par son paisible métier, et qui semble consister surtout dans la fermeture et l'ouverture des coffres-forts, l'examen furtif des grands-livres mystérieux et le maniement des souverains neufs avec

autant de calme que s'ils étaient des charbons de Wallsend ou de Clay-Cross.

La vie de Clément Austin n'était pas une vie facile, et il n'avait pas le temps de devenir agent de police amateur tant qu'il resterait dans la maison de banque de Saint-Botolph-Lane.

Mais pouvait-il y rester ? Cette question s'offrit à son esprit et revêtit une forme très sérieuse. Était-il possible de rester dans cette maison dont il considérait le chef comme un homme des plus infâmes ?

Non, il lui était tout à fait impossible de conserver sa position actuelle. Tant qu'il recevrait son salaire de l'association Dunbar, Dunbar et Balderby, il serait en quelque sorte l'obligé de Henri Dunbar. Il ne pouvait rester au service de cet homme et en même temps espionner ses actions et travailler corps et âme à exposer au grand jour le terrible secret de sa vie.

Ce fut ainsi que, vers la fin de la semaine dans laquelle Henri Dunbar, pour la première fois depuis son retour de l'Inde, visita les bureaux de la maison de banque, Clément Austin donna par écrit à M. Balderby l'avis formel de sa démission. Le caissier ne pouvait quitter immédiatement son emploi. Il était forcé d'avertir ses patrons un mois à l'avance.

La foudre tombant sur la table recouverte en maroquin devant laquelle était assis M. Balderby, n'aurait pas plus étonné le second associé que la lettre qui lui fut tendue tranquillement et respectueusement par Clément Austin.

Il y avait une foule de raisons en vertu desquelles Clément Austin devait souhaiter rester dans la maison de banque. Son père y avait vécu trente ans et il était mort au service de Dunbar, Dunbar et Balderby. Il avait été l'employé favori des deux frères, et Clément lui-même admis dans la maison dès son enfance avait été traité avec beaucoup d'égards par Perceval. En outre il avait de grandes chances d'être sous peu associé à la banque dans des conditions avantageuses, et cette association serait évidemment le chemin d'une grande fortune.

M. Balderby, assis, la lettre entre les mains, regardait les lignes avec stupéfaction.

« Avez-vous réellement voulu dire cela, Austin ? demanda-t-il enfin. »

—Oui, monsieur. Des circonstances contre lesquelles je ne puis rien me forcent à vous donner ma démission.

—Vous êtes-vous querellé avec quelqu'un dans le bureau ? S'est-il passé quelque chose qui vous mette mal à l'aise dans la maison ?

—Non, M. Balderby, je suis très à mon aise dans ma position. »

Le second associé se renversa dans son fauteuil et examina le caissier comme s'il essayait de découvrir sur la figure du jeune homme les premiers symptômes de la folie.

« Vous êtes à votre aise dans votre position et pourtant vous... Oh ! je suppose que la vérité en tout ceci c'est que vous avez en vue un poste meilleur et que vous vous empressiez de nous quitter pour améliorer votre situation, dit M. Balderby d'un ton piqué. Je dois avouer toutefois que je ne vois pas trop en quel endroit vous serez mieux qu'ici, ajouta-t-il de l'air de quelqu'un qui réfléchit. »

—Vous me faites injure, monsieur, en supposant que je suis capable de vous quitter parce que j'y trouve mon avantage, répondit Clément Austin avec calme ; je n'ai aucun emploi plus lucratif qui m'attende, je n'en ai même aucun en vue. »

—Vous n'avez pas d'emploi en vue ! s'écria le second associé, et cependant vous renoncez à des chances de fortune comme n'en rencontre pas toujours un homme sur mille. Je n'aime pas beaucoup chercher à deviner les énigmes, M. Austin, mais peut-être serez-vous assez bon pour me dire ce qui vous pousse à nous quitter. »

—Je regrette d'avoir à vous répondre que cela m'est impossible, monsieur ; le motif pour lequel je quitte cette maison, qui en est quelque sorte un second foyer de famille pour moi, n'est pas un motif frivole, croyez-le bien. J'ai bien réfléchi à ce que je vais faire et je sais très bien que je renonce à un bel avenir en sacrifiant ma position actuelle. Mais la cause